



**Président de la République fédérale d'Allemagne,
Monsieur Joachim Gauck
à l'occasion de la cérémonie centrale
de la Journée de deuil national
le 15 novembre 2015
à Berlin**

Cette journée, consacrée depuis des décennies au deuil national, est aussi marquée, cette année, par un deuil bien actuel. Aujourd'hui, nous sommes unis dans la douleur avec nos amis français d'une manière très particulière. Nos pensées et notre émotion vont aux victimes des attentats indignes de Paris, à leurs proches, aux policiers et aux secours, et finalement à toute la nation française. Face à la dévastation et à la mort, en ces heures de détresse et de deuil, nous compatissons avec nos voisins d'outre-Rhin.

L'attentat visait la France, mais aussi la société ouverte, le mode de vie des personnes libres et égales en Europe et dans le monde entier. Ceux qui commettent ou admettent de tels actes doivent savoir une chose : la communauté des démocrates est plus forte que l'internationale de la haine, nous nous inclinons devant nos morts, mais nous ne nous inclinons jamais devant la terreur.

Dans cette époque qui est la nôtre, nous déplorons les victimes d'un nouveau type de guerre. Ce sont les victimes de bandes d'assassins sournois. Victimes de terroristes qui appellent, au nom d'un fondamentalisme islamique, à se battre contre les démocraties, les valeurs universelles et aussi les musulmans qui n'obéissent pas à leur idéologie barbare.

Nous savons depuis des années que les conflits armés se rapprochent de nous. Aujourd'hui, des militaires allemands participent eux aussi à des opérations internationales au cours desquelles ils peuvent être victimes de ce type de guerre.

Il y a presque un an jour pour jour, le « Bois du souvenir » fut inauguré dans les environs de Potsdam. Il est dédié aux 106 militaires, 105 hommes et une femme, qui ont perdu la vie au cours de missions extérieures de la Bundeswehr. Rien qu'en Afghanistan, 57 militaires

ont perdu la vie, et plus de 300 ont été blessés. Lors d'attentats-suicides, de tirs de roquettes et d'attentats à la bombe, suite à des tirs, des pièges, mais aussi suite à des accidents ou des maladies et aussi, oui, en raison de suicides.

J'adresse toutes mes condoléances aux proches qui participent aujourd'hui à cette cérémonie. Je le sais : disposer d'un lieu de mémoire personnel et protégé pour son fils, sa fille, son mari, son père ou son frère ne peut constituer pour vous qu'une mince consolation. Mais j'espère que c'est tout de même une consolation que d'avoir un tel lieu de recueillement et de deuil, de souvenir et de veille. Un lieu que beaucoup d'entre vous avait désiré. Je suis heureux et reconnaissant d'avoir pu assister à son inauguration il y a un an.

Le souvenir de ceux qui ne sont pas revenus des missions difficiles que leur a confiées notre République, ce souvenir a sa place au cœur de notre société. Nos pensées vont aux militaires, mais aussi aux policiers et aux coopérants qui sont décédés lors de missions à l'étranger.

Il aura fallu quelque temps avant qu'un hommage aux morts de ce genre puisse avoir lieu en République fédérale d'Allemagne. Il fut un temps, en Allemagne, où les soldats mouraient dans des guerres menées par les princes pour faire prévaloir leurs intérêts. Rarement, au début du XIXe siècle, il est arrivé que de jeunes hommes meurent en Allemagne pour la libération de leur patrie. Puis, lors de la Première Guerre mondiale, des soldats sont morts pour l'Empereur. Leur patrie avait alors à sa tête des dirigeants pour qui la guerre était un moyen politique acceptable. Après la Deuxième Guerre mondiale et ses millions de morts, civils pour beaucoup, et après le génocide commis contre les juifs, mais aussi les Sinti et les Roms, l'idée de rendre un hommage officiel aux personnes mortes au cours de leur service militaire avait perdu tout crédit pour beaucoup d'Allemands. Devant bien trop de monuments aux morts, par le passé, on avait trop souvent encensé des « héros », guidés non par le deuil et l'amour de la liberté mais par l'esprit de revanche et l'appétit de révisionnisme.

Plus de cent ans se sont écoulés depuis le début de la Première Guerre mondiale, 70 depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Des cérémonies commémoratives et des publications nous ont confrontés, récemment encore, à ce qu'avait été la « catastrophe matricielle » du XXe siècle et ses conséquences. Au terrible pouvoir de destruction des guerres menées à l'échelle industrielle. À la cécité, à la haine et à la violence qui naissent de l'arrogance nationale et de l'aveuglement idéologique. À la soif de revanche. Aux massacres. À la mort de millions de prisonniers de guerre des suites de traitements inhumains, de famines et d'épidémies. Aux viols massifs de femmes. Aux déplacements de groupes entiers de population, loin de leur sol natal et dans des frontières redessinées.

Mais nous avons aussi pu voir comment une volonté d'union des peuples européens a pu naître de la tragédie du continent européen. Comment la volonté de constituer des sociétés démocratiques a prévalu sur les idéologies totalitaires. Et comment dans l'Allemagne de l'après-guerre, l'Ouest puis l'Est ont eu la chance de prendre un nouveau départ dans la liberté et la démocratie. Sous la protection d'une Bundeswehr qui a su se faire accepter en rompant avec une tradition militaire pesante. Il y a quatre jours, devant ce bâtiment, la Bundeswehr a commémoré sa création, le 12 novembre 1955, par une cérémonie de grande retraite.

Il faudra attendre 10 années après sa création pour que la Bundeswehr, avec l'instruction intitulée « Bundeswehr et tradition », adhère explicitement à la ligne des réformistes prussiens autour de Gerhard von Scharnhorst et, plus important encore, à celle des résistants du 20 juillet 1944. Ce rapport à son propre passé a longtemps été difficile mais il a aussi constitué la condition préalable d'un bon développement de la Bundeswehr, loin de toute idéologie nationaliste, impérialiste ou raciste, loin aussi de toute surestimation des combats, loin enfin d'une quelconque représentation héroïque du sacrifice militaire. Aujourd'hui, la Bundeswehr s'inscrit fermement dans la tradition démocratique avec pour modèle le citoyen en uniforme, pleinement pensant et responsable. Le militaire se retrouve responsable face au droit, face aux lois et en fin de compte face à sa propre conscience.

Permettez moi de remercier ici, à ce propos, le président du Bundestag allemand pour le discours qu'il a tenu à l'occasion de la cérémonie de commémoration des soixante ans de la Bundeswehr. Il a rappelé que notre armée, en tant qu'armée parlementaire, était étroitement liée à cette haute assemblée, à notre Constitution, à notre société démocratique. Il est bon de le savoir : ce pays a une armée qui mérite la reconnaissance et le respect des amis de la paix et des personnes conscientes de leurs responsabilités.

C'est en 1922 qu'a été célébrée la Journée de deuil national pour la première fois dans ce même bâtiment du Reichstag, à l'initiative du Volksbund, le service d'entretien des sépultures militaires allemandes. Elle rendait alors hommage aux deux millions de soldats allemands tombés lors de la Première Guerre mondiale. Le régime nazi usurpa et pervertit cette commémoration au service de son idéologie déshumanisante. En 1950, cinq ans après la libération du national-socialisme, la jeune République fédérale a organisé la première cérémonie centrale de l'association Volksbund avec pour objectif de rendre hommage aux millions de victimes de la guerre, civils et soldats, tombés au front et dans le pays.

Il faut mettre au crédit de cette association de s'être autant investie, au prix d'un travail long et difficile, pour que chaque soldat

tombé obtienne, autant que possible, une sépulture digne. D'abord dans les cimetières militaires d'Europe de l'Ouest puis à partir du début des années 1990 dans ceux d'Europe centrale et orientale. Le simple fait qu'il existe des cimetières communs de ce type même en Russie, en Ukraine, au Bélarus ou en Pologne touche au miracle – en tout cas pour une personne de mon âge. Des dizaines d'années après, les familles peuvent aujourd'hui se rendre sur les sépultures de leurs proches pour déposer des fleurs et arracher les morts à l'oubli. Cette évolution m'inspire, ainsi qu'à nombre de mes concitoyens, une profonde gratitude. Je tiens encore ici à remercier toutes les bonnes volontés et les personnes actives de l'association Volksbund qui, parfois contre l'esprit du temps, ont participé sans relâche à cet important travail. Soyez en tous remerciés.

Depuis 70 ans, des millions et des millions d'Européens vivent dans la paix. 70 ans qui ont permis aux fils et aux filles des personnes tombées de prendre du recul et à leurs petits-enfants de vivre sans guerre. Avec le nombre grandissant d'enfants de familles immigrées, le lien familial avec la Deuxième Guerre mondiale devient plus rare. La perspective s'est élargie au cours des années. Avec et après le recueillement et le souvenir des disparus est venu le temps du souvenir des circonstances historiques. Mais ce processus ne se déroule pas toujours sans heurts.

Il faut laisser les morts reposer en paix. Tant que sa mère était en vie, l'écrivain Uwe Timm a respecté cet adage. Ce n'est qu'après sa mort qu'il s'est senti libre d'explorer l'histoire, lourde de tabous, de son frère aîné de 16 ans, dissimulée derrière un récit familial ritualisé. Il était question d'un garçon valeureux, droit, courageux et sincère dont l'idéalisme avait été exploité et perverti par la guerre.

Beaucoup de choses étaient probablement vraies dans ce récit. Mais pas tout. Le frère d'Uwe Timm s'était engagé volontairement dans la Waffen-SS et avait combattu sur le front de l'Est. Même s'il n'a pas participé aux meurtres, il devait bien avoir été, comme l'écrit son jeune frère, « confronté aux victimes civiles, aux affamés, aux sans logis, à ceux qui étaient chassés de chez eux par les combats, à des gens qui étaient morts de froid ou qui avaient été tués ». Le frère soldat a dû le savoir, mais garder le silence. Les parents ont aussi dû le savoir, mais se taire. On ne parlait pas de la souffrance des autres dans la famille, seulement de l'injuste destin qui avaient pris à ses parents leur fils et leur foyer, et avait fait d'eux des victimes, des victimes d'un « inexplicable sort collectif ».

Beaucoup d'enfants de l'après-guerre se retrouveront sans doute dans la recherche autobiographique d'Uwe Timm. Pendant longtemps, les Allemands se voyaient comme les seules victimes et ne voulaient pas affronter la culpabilité d'une guerre criminelle. Entretemps, cette

position abrupte d'apitoiement sur soi même est bien dépassée. Elle appartient au passé.

Aujourd'hui, l'Allemagne est consciente de sa responsabilité, en particulier dans la guerre de destruction menée par le régime national-socialiste. L'hommage rendu aux morts que je prononcerai ici englobe toutes les victimes de la guerre et de la violence, y compris celles dont le destin, dans notre culture mémorielle, restait auparavant dans l'ombre. Aujourd'hui, nous pouvons rendre hommage aux victimes allemandes parce que nous rendons aussi hommage aux victimes des Allemands. Et parce que nous ne faisons pas abstraction du contexte historique, nous nous montrons compréhensifs pour le deuil des familles allemandes. Mais nous n'en restons pas moins douloureusement conscients que parmi les Allemands autrefois disparus et pleurés par leurs bien aimés, beaucoup avaient tué avant d'être tués.

En cette période où nous avons commémoré coup sur coup des dates anniversaires de la Première et de la Deuxième Guerre mondiale, nous voulons rappeler le prix de la guerre. La guerre détruit de manière globale. Elle ne détruit pas que les routes, les villes, les ports. La guerre détruit les êtres humains. Elle transforme les vivants en morts et laisse chez d'innombrables survivants des âmes mortes. Quiconque exerce la violence ou y est soumis change dans son être même. Il devient un autre.

Willy Peter Reese, arrivé sur le front de l'Est à vingt ans pendant la Deuxième Guerre mondiale, en a témoigné dans des termes saisissants. « Je devins », écrit il, « étrangement étranger à moi-même ». Il consigne de manière impitoyable sa transformation en un être dur et amer, la perte de sa compassion, la recherche de la consolation dans l'alcool. « Nous étions les vainqueurs, la guerre excusait le pillage, exigeait la cruauté, et l'instinct de survie ne demandait pas son avis à la conscience [...]. Je vendais mon humanité et Dieu pour un morceau de pain. »

Reese est tombé en juin 1944. Dans son journal publié pour la première fois en 2003, nous rencontrons un auteur qui oscille entre euphorie et désespoir, entre cynisme et dépression. Et grâce à la force de son texte, nous frémissons en lisant ce que d'autres ont enduré et souffert.

L'histoire ne se répète pas. Mais les comportements humains, eux, se répètent bien. Pour le meilleur comme pour le pire. Même les générations suivantes sont touchées par les témoignages de souffrance individuelle, de culpabilité individuelle, même de tragique individuel. Dans les comportements d'autrefois, nous reconnaissons et ressentons le potentiel humain d'aujourd'hui, sans considération d'ethnie, de nation ou de religion. Les nombreuses rencontres organisées par l'association Volksbund entre élèves et jeunes de familles allemandes,

françaises, polonaises, turques ou algériennes en attestent aussi. Nous avons vu comme ces jeunes entrent là dans une communauté de responsabilité qui ne repose pas sur une communauté d'expérience. Ils s'unissent dans une volonté commune.

Tel est, Mesdames et Messieurs, notre espoir à tous : que le souvenir des souffrances de la guerre n'engendre pas la vengeance, mais qu'il commande à toujours plus de personnes et de nations de chercher une issue dans une coexistence pacifique des peuples. Comme nous sommes parvenus à faire de l'unification européenne le grand projet de paix de notre continent. Et comme nous espérons que nos pensées et nos actes seront guidés par la dignité humaine et l'intégrité des personnes, et non par le culte de la terreur, ni par une idéologie philosophique ou religieuse qui se croirait infaillible ou encore par celle d'une nation victorieuse et héroïque. Pour que les cimetières militaires puissent être enfin, comme l'a dit Albert Schweitzer, les grands prédicateurs de la paix. Alors, nous l'avons vécu, la réconciliation sera possible par dessus les tombes. Alors la paix pourra être pérenne. Nous en portons ensemble la responsabilité.